



ROSALEEN CROWLEY

ALESSANDRO DAVOS
LE PEINTRE DU RENOUVEAU

Un récit librement inspiré de la vie
et de l'œuvre de l'Artiste

Rosaleen Crowley

Alessandro Davos

Le Peintre du renouveau

© Rosaleen Crowley, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6430-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes parents Karen & Liam et à mes enfants, Robin & Lorna.
À mes amis et à tous ceux qui m'ont soutenue, encouragée et aidée : ils se reconnaîtront.

ÉROS

I

Alessandro Davos s'intéressait aux microphénomènes qui se produisaient à ras du sol, le seul lieu où, lui semblait-il, le hasard pouvait encore s'exprimer. Il avait donc entrepris de capter un mètre carré de trottoir pour étudier son évolution, jour après jour. Grâce à l'objectif macro de son appareil photo, il saisissait la poussée inopinée d'un brin d'herbe dans une infime crevasse du macadam, les restes vomitifs d'un repas ou un papier gras implosé en lui-même, en s'interdisant d'agencer l'un des éléments de cette nature morte, ne serait-ce que d'un millimètre. Pour éviter les ennuis, le peintre avait fabriqué un panneau sur lequel il avait inscrit en lettres rouges « Je suis Artiste et scruter le trottoir fait partie de mon travail ». Il le portait sur le dos de sorte que penché, parfois allongé ou à quatre pattes, il fût bien visible. Les passants ordinaires qui déambulaient sur l'avenue mais aussi les Forces de l'Ordre, savaient que l'excentricité d'un Artiste était l'expression d'un gène spécifique. Parce que nécessaire à la création, ils toléraient donc cet état de conscience différent du leur, et les bizarreries qui allaient avec. De retour à son atelier coincé au fond d'une petite cour d'immeuble, Alessandro tirait les photos du jour en très grand format sur son imprimante, puis sélectionnait le meilleur point de vue. À partir de ce tirage, il peignait en empâtements riches d'une matière quasi organique le bout de trottoir d'où surgissait la décomposition, s'attachant à évoquer le lien intime qui unissait les choses captées par ses cadrages strictement carrés.

Mais, ses derniers clichés le mirent dans l'embarras. Une bottine blanche s'était invitée dans la composition du jour. Dans son atelier, il contempla les tirages accrochés sur un fil tendu. La bottine, qu'il n'avait pas perçue au moment de la prise de vue, enjambait la bordure du trottoir et se reflétait, floutée et tremblante, dans la rigole d'eau sale en-dessous sur laquelle voguait un carton détrempé. Sa trajectoire était saisie à différents stades, juste avant qu'elle ne sorte du cadre. Outre que la présence de la bottine lui semblât hors-sujet par rapport aux neuf autres tableaux de la série, sa couleur le contrariait. Le blanc s'opposait à son identité de peintre. Lui qui était passé maître dans le Noir Velours®, épais comme une crème, le Noir Charbon®, mat et profond ou le Noir Céleste® constellé d'étoiles, avait du mal à considérer le blanc comme une couleur à part entière. Alessandro lui résistait, comme on résiste à un tabou.

Cependant, après plusieurs jours à tourner en rond autour de ses tirages, le peintre courut un matin au saut du lit chez le coloriste du coin. L'homme à la longue barbe blanche le toisa d'un œil mauvais parce que ce n'était pas la première fois qu'il lui faisait le « coup du blanc » et ses hésitations l'agaçaient. Mais, il resta stoïque – sans les Artistes, pas de magasin, pas de revenus – et fit mine de sourire tandis qu'Alessandro retournait les tubes en quête d'une indication qui pourrait orienter son choix. Le Blanc Informatique®, neutre, froid, numérique, le Blanc Renaissance®, épais, pâteux, tirant sur le saumon, le Blanc Impressionniste® teinté de violet et toutes les autres nuances étaient alignés devant lui, sur le comptoir.

Alessandro secoua la tête, désolé :

« Je... euh... ce n'est pas ce que je cherche, je cherche un blanc plutôt bleuté.

— Celui-ci devrait faire l'affaire, le Blanc Lunaire® »

L'artiste prit le tube indiqué par l'index osseux du marchand de couleurs. Il lut l'étiquette « Blanc-bleuté légèrement métallique » puis leva les yeux vers le visage fermé qui lui faisait face :

« Ah, oui... le lunaire... pourquoi pas...

— Le tube vous revient, il vous en reste plusieurs à acquérir sur votre compte mensuel, alors, prenez-le. »

Alessandro le glissa dans sa poche et releva le col de son imperméable en frissonnant. Depuis quelques jours, des ondées intermittentes avaient refroidi l'air printanier et les immeubles délabrés de son secteur se serraient en masse sous le dôme gris et bas du ciel. Le peintre se hâta de rentrer à l'atelier, où il installa une toile vierge grand format sur le chevalet face au tirage. Autant la phase préparatoire de ce travail était nécessairement longue et minutieuse, autant il cherchait dans l'exécution une spontanéité proche d'une peinture sur le motif. Le dernier tableau de sa série *Scrutations* fut, comme les précédents, réalisé en une vingtaine d'heures, sans interruption. L'exercice demandait une extrême concentration, et seuls le remue-ménage du quotidien qui filtrait d'au-dehors et la progression de la lumière lui donnèrent des repères tangibles du passage du temps. Avec la dilution des sons, signe que ses voisins étaient rentrés chez eux pour le repas du soir, et la pénombre naissante, Alessandro alluma dans la pénombre naissante un puissant projecteur pour éclairer sa zone de travail. Il savait que le halo lumineux qui s'échappait de la verrière de son atelier serait bientôt la seule manifestation de vie de l'immeuble. Il aimait particulièrement ce moment où, à la faveur de la nuit et du silence, il entrait dans une autre dimension, souple, extensible, une étendue libre de toute contrainte autre que

celle de peindre...

Alessandro considéra le bord du trottoir luisant, le carton détrempe et le brin d'herbe à droite qui avaient pris vie sur la toile. Ne manquait que la bottine. Il attrapa le tube de Blanc Lunaire®. Le boudin prit place sur la palette, à l'écart des couleurs sombres. Il l'observa se tortiller comme une grosse larve d'insecte, une hallucination visuelle qu'il mit sur le compte du manque de sommeil et de nourriture. Alessandro sélectionna un pinceau propre dans son bocal et le trempa dans la couleur, non sans une certaine appréhension. La bottine en face, suspendue dans sa course, s'impatiait. À ce stade, le peintre ne se demandait pas à quelle jambe elle appartenait, ni au-delà à quelle personne. Elle avait une vie propre qui le mettait au défi, un défi formel qu'il s'attela à relever.

Au petit matin, trop fatigué pour se trainer jusqu'à son lit, le peintre s'écroula dans le canapé qui trônait au milieu de l'atelier. Ce fut donc à son réveil, alors que le soleil brillait déjà au zénith, qu'il contempla le résultat de son travail, avant même de satisfaire à ses besoins naturels. Dans la lumière flatteuse des baies vitrées, l'éclat du blanc dessinait la courbe de la bottine en une arabesque d'un seul tenant, jusqu'au talon haut et légèrement biseauté qui l'avait décollée du sol. Elle s'extirpait avec grâce de son environnement, laissant flotter derrière elle son reflet cotonneux dans l'eau. Incongrue, mutine, elle exprimait la promesse d'une présence et la fragilité de l'instant qui passe. Alessandro en fut content, très content même. Un bouchon dans sa tête sauta, libérant toutes les idées préconçues qui avaient limité son travail dans la noirceur, cette noirceur qu'il sentit s'envoler de son crâne : une libération presque physique. Une vieille porte dont il venait de graisser les charnières s'ouvrit, lui révélant un nouveau chemin. À ce moment précis, Alessandro eut l'espoir que peindre avait un sens, que sa vie avait un sens. Il était pourtant bien loin de s'imaginer à quel point cette œuvre changerait le cours de son existence.

II

La veille du vernissage, Alessandro aida le galeriste à accrocher les dix toiles de *Scrutations*, non sans quelques désaccords, puis s'élança dans une longue marche à travers la Ville. En proie à une grande nervosité, il savait que se reposer lui serait impossible. Il connaissait bien le processus : son corps continuait de s'agiter alors que son esprit était vidé par l'enfantement d'une nouvelle œuvre. Une sorte de désynchronisation, de dysfonctionnement de son énergie interne qui l'empêchait d'avancer tranquillement de création en création à une allure stable. Alessandro s'imagina en kangourou, un animal de l'Ancien Temps, avançant par bonds successifs, mais fréquemment engourdi par des moments d'immobilité. Tout en désirant cet engourdissement libérateur, Alessandro le redoutait, car il ne savait pas combien de temps il durerait ni quand se produirait son prochain bond créatif.

Perdu dans ses pensées, entraîné par des jambes qui semblaient avancer seules, il aboutit dans une rue animée où les plus extravagants noctambules passaient de bars en bars dans un défilé d'excroissances ; des cornes phosphorescentes, des oreilles de chat, des queues de léopard prolongeaient l'humanité des corps au-delà d'un développement naturel, vers une animalité volée. Un zoo humain apparemment insouciant, en tout cas tapageur, au milieu duquel Alessandro se trouvait à l'aise. Au comptoir du *Frasque*, entre une belle femme ailée et un homme à museau, Alessandro commanda un cocktail brigada : écrasé de baies croisées fraises/framboises au granité de glace, arrosé d'une lampée d'alcool translucide. Le breuvage était d'un rose délicieusement évanescent d'où s'échappaient des volutes de vapeur, réaction chimique qui accélérerait l'ivresse, ce qui eut pour effet d'anesthésier les fourmillements de ses jambes, permettant au moins à Alessandro de se poser sur le tabouret haut. Ce n'était pas la première fois qu'il venait se perdre dans le quartier des hybrides, des incursions aux allures de voyage qui lui offraient l'exotisme dont il avait besoin pour se ressourcer. « Ici, l'étranger, c'est moi », se dit-il, en observant, incognito, l'humanité hybride qui s'agitait sur la piste de danse. Il voyait ces êtres comme des esthètes anticonformistes, des dandys obsédés par la beauté. Pour autant, parqués dans leur quartier, condamnés par une société qui les méprisait, ces êtres fantasques avaient disparu du monde de l'art. « Et s'il était temps de leur redonner une place ? » se dit le peintre. L'idée d'une série de portraits de transgènes commença à germer dans sa tête et la certitude d'avoir

trouvé le sujet de son prochain « bond en avant » contribua à le détendre. Souriant à un avenir qui lui parut prometteur, il commanda un deuxième brigada, en songeant à comment il pourrait entrer en contact avec ses futurs modèles. Les hybrides toléraient sa présence dans leur univers, mais restaient méfiants et lui adressaient rarement la parole. Il se demandait comment gagner leur confiance quand une femme à la crinière de lion lui tapota l'épaule, Alessandro sursauta.

« On se connaît ? lui demanda-t-elle, d'un air faussement ingénu.

— Non, je ne pense pas. Mais je peux vous offrir un verre ?

— Avec plaisir. »

La femme glissa, féline, ses fesses sur le tabouret libre à sa droite. Elle était cintrée dans une robe moulante aux fentes ingénieusement disposées de part et d'autre de ses cuisses galbées. Les chaussures à talons, fines et élégantes, étreignaient joliment ses pieds en accentuant la finesse de ses chevilles. La jambe veloutée étirée en longueur sur le pied du tabouret voisin, la courbure des reins bien dessinée, la femme observait Alessandro par en-dessous, penchée vers la paille de son verre. Elle était irrésistible et, visiblement, elle le savait. Alessandro fut tout autant sonné par sa beauté que par son approche, un contact frontal pour le moins surprenant. Des quelques mots glissés dans l'oreille pour surmonter le bruit environnant, Alessandro ne retint que son prénom : Laura. Après un deuxième verre et de nombreux échanges de regard langoureux, elle lui prit la main. Il se laissa guider. Au-dehors, ils ne prononcèrent pas un mot de plus et marchèrent jusqu'à un petit hôtel miteux. Un homme taciturne qui tentait de masquer sa calvitie par une longue mèche de cheveux plaquée au travers du crâne, leva à peine les yeux de son journal, pour tendre une clé à Laura, comme si elle était coutumière du fait. Alessandro eut un mouvement de recul que la femme-lionne sentit aussitôt :

« Pas d'inquiétude, je ne suis pas une professionnelle... mais ici nous serons tranquilles, du reste, c'est le seul hôtel qui tolère notre présence. Ici, ils sont larges d'esprit... »

Un peu honteux, le peintre dont le cœur palpitait fort, la suivit dans un étroit escalier en colimaçon qui menait à de petits paliers avec seulement deux portes à chaque étage. Dans quoi s'engageait-il ? Les quelques cent pour cent humains qui payaient les services de belles hybrides étaient considérés comme des déviants sexuels. En était-il un, lui aussi ? Cependant l'attrait, et la curiosité était-il obligé de s'avouer, étaient trop forts pour résister. Tout s'accéléra lorsque Laura ouvrit la porte de la chambre. Sentant sa gêne, elle trouva rapidement des astuces pour le détendre et le désir d'Alessandro décolla comme une flèche.

Mais pendant qu'il l'étreignait, il ne put s'empêcher de penser aux documentaires animaliers qu'il regardait enfant, à cette époque lointaine où la savane existait encore, où les émissions TV existaient encore. Son pelage était doux et musqué, mais faire l'amour comme ça à une femme mi-bête mi-humaine tout en l'excitant – c'était indéniable, il était excité et elle rugissait de plaisir – le répugnait. C'était contre-nature et pourtant son corps accomplit jusqu'au bout son rôle très exactement comme attendu. Ils quittèrent ensemble la minuscule chambre d'hôtel, vaincus par leurs sens, repus mais étrangement inassouvis et taciturnes. Alessandro la regarda s'éloigner : une âme fatiguée dans un écrin de beauté. Elle disparut au coin, laissant flotter quelques temps sa queue derrière elle, comme une ultime revanche sur l'ordre établi. Profondément perturbé par cette rencontre, le peintre traversa la Ville en sens inverse avec un sentiment de flottement « C'est à cause des heures creuses de l'aube, quand le temps file entre les rêves des dormeurs, sans résistance », se dit-il. En traversant la petite cour devant son atelier, il prit néanmoins le temps de jeter un œil dans le bassin d'une antique fontaine où barbotait Henri, son poisson zébré. Comme tous les génétiquement modifiés, il était fragile et Alessandro était déterminé à le maintenir en vie. Changer son eau, lutter contre la photosynthèse et le nourrir faisaient partie de ses rituels quotidiens.